

Enchantement en noir et blanc

Jeanne Crépeau

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, J. (2000). Enchantement en noir et blanc. *24 images*, (100), 42–42.

ENCHANTEMENT EN NOIR ET BLANC



NORMAND RAJOITE

Un des premiers chocs: *Les bons débarras*.

J'avais 20 ans et ce film fut pour mes amis et moi (comme pour bien d'autres) une révélation. On l'a revu plusieurs fois, on se rappelait les scènes avec bonheur, on en connaissait les répliques par cœur: «la grosse amour.... la grosse musique.... la grosse peinture.... la grosse lecture; i sont gras dur, ç'a pas d'allure». J'ai d'abord été touchée de retrouver au cinéma la poésie flamboyante et tellement juste de la langue de Réjean Ducharme, la cruauté ordinaire, la tendresse violente de ses personnages, antihéros sublimes, si québécois et probablement universels. «Manon, c'est nous».

Un peu plus tard, j'ai appris à fabriquer des films et depuis, quand je revois *Les bons débarras* je n'en reviens tout simplement pas. Tout est absolument parfait dans ce film: le travail de Francis Mankiewicz, celui des comédiens, du directeur artistique, de Michel Brault... Parfait. Et toujours la même émotion. Toujours.

Quelques années plus tard, mon ami Vratia m'emmène voir un film de son pays au ciné-club de l'Université McGill. Sur l'écran commence alors l'enchantement en noir et blanc. Dans une chambre presque vide, un jeune homme en queue de chemise entre lentement dans le cadre. Cérémonieux, grave et intimidé, Milos revêt pour la première fois son uniforme d'apprenti employé de gare. Sa mère l'aide et le complimente tout en lui rappelant l'importance de faire honneur à sa famille. Et quelle famille!

Milos nous présente, en voix off, photos et gravures d'époque à l'appui, l'histoire de ceux qui, en fait, depuis quatre générations, ont fait l'envie de tous pour avoir réussi à bien vivre sans trop travailler. Ainsi commence *Trains étroitement surveillés* de Jiri Menzel.

Tout est là, dès le début. Un ton gracieux et irrévrencieux. Un scénario brillant issu de la collaboration fructueuse du très jeune réalisateur Jiri Menzel et du très respecté Bohumil Hrabal, auteur du roman à l'origine du film où se mêlent les petits drames personnels, les petites intrigues quotidiennes et la tragédie historique. Nous sommes en Tchécoslovaquie pendant la Deuxième Guerre mondiale. Avec des personnages comme cet extraordinaire Milos, ingénu mais déterminé et courageux dans les plus petits gestes comme dans les grands. Et Hubicka, le contrôleur de train discrètement antifasciste et amateur de femmes. Et le chef de gare aussi ambitieux qu'incompétent. Et cette femme, vertueuse mais simple qui, indignée de l'hommage qu'a rendu Hubicka à sa fille en lui estampillant voluptueusement les fesses du sceau de la gare, promène celle-ci devant les fonctionnaires montrant, sans autre façon, le postérieur incriminant à tous les officiels respectueux mais néanmoins ravis... Une intelligence et une délicatesse prodigieuses dans la mise en scène. Des cadres qui découpent les uniformes, les visages et les lieux tantôt avec humour, tantôt avec gravité. Un pur bonheur qui tient à peu de chose: une sensualité tout juste suggérée mais omniprésente, quelquefois une candeur mêlée d'ironie finement et profondément décapante et subversive. Un fil tenu sur lequel on avance, ému. De la vie plein l'écran. Un petit bout de vérité. Rare et précieux.

En terminant ce papier, j'ai l'intuition d'une troublante parenté entre ces deux cinéastes, Menzel et Mankiewicz. Tous les deux ont fait, à 28 ans, un premier long métrage de fiction exceptionnel, le premier, *Trains étroitement surveillés* en 1967 et le second *Le temps d'une chasse* en 1972. Au lieu d'être célébrés parmi les leurs et encouragés à poursuivre cette œuvre qui s'amorçait de façon magistrale, ils ont été tous les deux plus ou moins écrasés. Pour Jiri Menzel, ce fut de façon précise par l'interdiction de tourner dès l'arrivée des Soviétiques à Prague en 1968. La comparaison avec Mankiewicz peut paraître extrême, mais pourtant ici, comme un tank devenu invisible, avancent lentement, sûrement et depuis longtemps le manque de courage et l'ignorance arrogante (dont nous sommes tous complices) d'un «milieu» où un chef-d'œuvre comme *Les bons débarras* apparaît, avec le recul, comme une des rares, essentielles et sublimes «erreurs» du système.

Jeanne Crépeau